

De l'étrangeté d'une présence

Joël Pourbaix

Number 25, Summer 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15805ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pourbaix, J. (1985). De l'étrangeté d'une présence. *Moebius*, (25), 57–60.

JOEL POURBAIX

De l'étrangeté d'une présence

Espace vide, espace nu, voilà où je suis. Je marche. Il n'y a plus d'horizon. Seulement la terre morcelée au-delà de mes pas. Oui, ne plus rien espérer de cet horizon, ce futur immobile qui tremble en plein midi. Epuisement des mirages. Je préfère m'enrouler sous une roche.

Je marche. Je rampe. Je ne bouge plus. Les grains de sable roulent un à un sous mon corps.

Les flammes fouillent la nuit. Les yeux se ferment mais ça crépite toujours. Rêves incandescents. Les couleurs retrouvent leurs noms précieux: algue-marine, améthyste, émeraude, saphir, topaze. Au milieu des braises une pierre rubis jette ses éclats. Ça palpite. Incision fatale. Une main me creuse et arrache le coeur.

Le matin roule dans la cendre. Ma peau se frotte à l'ocre de la terre.

M'approcher des parois du désert. Les grands rochers rouges. Peindre, tailler, creuser. Je ne suis que sueur, main en sang, respiration haletante. Une patience démesurée dirige mes gestes. Peu à peu l'animal prend forme, déploie ses griffes et ses ailes. L'énigme d'un loup céleste veille maintenant sur mon errance.

Poser le sceau où graver les signes futurs de ma violence.

L'emportement. La fureur déferle dans la cité, dans la nuit démesurée des fauves. Je rampe sous l'ombre des apparences, l'ombre des miroirs. Des lèvres esquissent l'oubli de leurs désirs défaits.

Terrains vagues où s'accomplit l'extrême rigueur de l'errance. Histoires de morsures. Hors de l'innocence des premières blessures. Des mots percent la peau. Tatouages sacrés. Pulsations de mon éternité. En être brisé.

Un vent violent. Ca m'arrache à la gravité de mes pas. Hors de portée ma tête roule sans laisser de traces. Etre en proie au débordement incertain et irrémédiable d'une naissance. Celle qui ne portera jamais mon nom. Un cri expulse le silence, le dernier silence en qui il était permis de croire.

Le noir de l'asphalte. Il y a des empreintes, des odeurs, le bruit de l'eau qui coule. Les branches murmurent. Mais quoi? Pourquoi? Le ciel est trop bleu aujourd'hui. Tout m'éblouit. Dans ma tête il y a le souffle chaud d'un animal. Il cherche. Il cherche à fuir. Les murs se dérobent, intouchables, incontournables. Labyrinthe invisible. J'évite les vitrines devenues insupportables.

Un trou béant s'enfonce dans la terre. Je m'approche. Autour, des machines attendent, immobiles. Elles me rassurent, je les touche. Métal froid, métal lourd. De la boue sèche s'effrite. Je me penche. Plonger le regard dans l'argile, les sédiments, les secrets indéchiffrables qui rongent la vie diurne des décors. Goût salé qui coule sous les pavés.

Mes yeux lèchent une dernière fois la rouille, la boue. L'animal s'enroule dans ma poitrine. Je traverse la foule des regards. Ils passent et repassent, il n'en reste aucun vestige. Des ruelles dérobées viennent enfin me trouver. Bruissements des cours. Je me couche sur la surface chaude d'un trottoir abandonné. Mon corps douloureux. Je voudrais oublier tout ce qu'il sait. Fixer le mur devant soi. Des ombres surgissent en silence. Les branches murmurent. Sombrier dans une attente indéfinie. Je suis un loup blessé.

Elle n'arrive pas à savoir quel est le monstre qui ose demeurer silencieux. Tout disparaît quand elle ouvre les yeux : elle retrouve la chambre noire, les rideaux tirés qui se gonflent à peine. Echos du jour, rumeurs familières, le monde existe toujours derrière la fente lumineuse de la fenêtre. Contemplation inévitable du paisible tremblement qui circule hors les murs.

Mais non. La terreur ne se retire pas vraiment. Elle le sait. L'étrangeté d'une présence persiste. Elle remue entre ses jambes. Un oubli plus grand que l'oubli envahit, ruine la familiarité des gestes les plus intimes. IL Y A l'effroi, ça brise tout. Je suis perdu. Un fil rouge s'écrase entre mes cerveaux. Il n'y a plus que ça, ma présence devenue ça, monstrueuse.

Elle adore se lisser les ailes à la fin du jour. La mer brille et son silence envahit tout l'horizon. Elle attend que des lèvres murmurent à son oreille l'histoire future de sa vie. Et la voix vient. Les mots bougent lentement au milieu du bruissement des branches. De longues phrases se frôlent tout près, tout près de son épaule. Le futur s'ouvre, elle ne se retourne pas. Elle fixe l'intensité de l'instant.

Un vol d'oiseaux immobilise l'espace ; traits noirs signant le rouge du ciel.

Des ombres s'enfoncent sous les arbres. La voix pénètre, glisse au milieu du corps. Elle respire. Une langue fouille, remue en elle. Blessures léchées sans retenue. Toutes les blessures parlent, quittent leur passé, leur douleur. Et la marée des mots se retire. Reflux violent. Aucune trace ne survit à ça. Ne plus voir devant soi qu'une surface lisse, humide, empreinte d'un nouveau silence.

Elle dévisage cette mer, cette rumeur incessante éclaboussée par le passage des étalons noirs. D'un horizon à l'autre ils filent en droite ligne, ils piétinent le silence dénudé de son regard. Destruction. Plus rien ne pèse maintenant derrière son épaule, tout devient enfin nécessaire, léger. Elle se sait déesse.

Oui, maintenant elle se sait déesse. La nuit tombe lentement au creux de sa paume.

J'écoute l'eau. Elle coule. L'invisible coule au fond du ravin. Imaginer le lit de pierres glissantes.

Nous entrons dans le grand silence où vibre l'existence des choses. La nuit prend toute la place. Elle nous enveloppe corps et bien dans l'oubli.

JE TE PARLE TU ME PARLES. Un pur temps présent se déploie. Je ne cherche plus à m'expliquer, à remonter les courants de la mémoire. La longue modulation de nos voix saisit, désaisit les mots, les mots du désir.

Etre hors de nous. Entremêlement de nos voix dans le noir infini de la nuit. Oui, ce noir du noir qui pénètre nos corps. Je touche, je remonte à la surface de nos PRESENCES.

Nous ne parlons plus. La lumière du jour perce de plus en plus le brouillard. Je retrouve ton odeur, cette odeur rousse qui me saisit le coeur, la tête, le ventre. Lèvres folles. Nous roulons par terre.

Il y a de la rosée partout. La nuit adhère encore aux plantes.

Aurore dénudée. Je suis seul au sommet du paysage. J'écoute le bruit des ruissellements. Il y a comme une voix silencieuse. Elle quitte la tête et s'enfonce dans la poitrine. Laisser le rythme de l'instant prendre toute son ampleur. Je cesse de penser à cette voix. Je la parle, être parlé par elle. Paroles lentes comme de l'écriture. Je touche cet arbre, cette feuille, je ramasse cette roche, j'écris ces mots. Ils disent mon anéantisement.

La lumière chasse maintenant le bruit secret des eaux et des plantes. J'ai la sueur qui brille sur ma peau. Voir aussi les marques, les griffures blanches et rouges sur les bras, les mains, les jambes. Mon corps traverse les miroirs de la mémoire. Je suis dans l'abîme qui s'ouvre au-delà du regard. Je suis cristaux, herbes. J'oublie la fin de l'aurore. Instant interminable où tremble le réel.